

I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Turin, juillet 1968

Bien chers Confrères et Fils,

J'écris ces lignes à la fin du mois de juin, d'un mois qui, dans un certain sens, a été l'heureux couronnement d'un ensemble d'initiatives et d'événements qui ont marqué la première période de cette année et qui ont particulièrement retenu l'attention de la famille salésienne et qui ont été pour elle un motif de joies fécondes. Songez à l'ouverture des fêtes du centenaire de la Basilique avec toutes les manifestations qui l'ont suivi; songez aux trois grandes réunions continentales des Provinciaux; songez enfin à la clôture solennelle de l'Année de la foi.

Je me propose de vous dire un mot sur ces grands événements réconfortants que la Providence nous a permis de vivre.

Mais avant d'entrer dans le sujet, je voudrais dire ici un grand merci à tous ceux qui, de diverses manières, ont tenu à exprimer, à l'occasion de ma fête, leur attachement envers celui qui représente Don Bosco, leur fidélité au père commun, leur engagement à travailler au renouveau selon la ligne de l'Église et de la Congrégation.

Ne pouvant pas faire parvenir directement à chacun l'expression de ma vive gratitude, je confie à ces pages l'expression sincère de ma reconnaissance. Je pense que personne sera étonné si je dis que les souhaits qui m'ont le plus touché sont ceux qui me sont parvenus de la Tchécoslovaquie, de Cuba, de la Hongrie, du Vietnam, pour les raisons que vous pouvez imaginer.

Un confrère m'a écrit, à l'occasion de ma fête, disant: « Nous

savons qu'il y a un prix à payer et que votre travail est un holocauste quotidien. Vous en êtes pour nous la victime. Merci du courage que vous nous donnez en ces jours difficiles ».

Je n'ai pas l'intention de corriger les expressions qui proviennent du fond du coeur d'un confrère, mais je ne puis m'empêcher de mettre en relief la sensibilité de ce cher fils qui se rend compte du « prix que le Supérieur doit payer pour tous ».

Eh bien, il me semble que je ne pourrais pas trouver façon plus apte pour exprimer ma gratitude qu'en mettant toute ma volonté à « payer ce prix », sans renâcler, pour le bien de notre chère congrégation, pour chacun de vous, pour l'Église dont nous sommes et voulons être les fils et serviteurs d'autant plus fidèles que les temps sont difficiles. Et vous, confrères et fils bien-aimés, aidez-moi à porter la croix en la rendant moins pesante par votre prière assidue, votre collaboration généreuse, votre fidélité cordiale à Don Bosco, non seulement de façon théorique mais en obéissant de honne grâce aux directives de celui qui a reçu le mandat de représenter et d'interpréter Don Bosco.

Aidez-moi à servir humblement la Congrégation et vous tous, pour que nous puissions ensemble servir l'Église et Jésus-Christ.

Le centenaire de la Basilique

Pendant que j'écris, j'ai encore présent au yeux et au coeur l'expression de la foi mariale telle qu'elle s'est manifestée au cours de ces mois et spécialement le 9 juin, centième anniversaire de la consécration de la Basilique de Nostre-Dame-Auxiliatrice.

Depuis la dernière semaine d'avril qui marqua le début des fêtes, ce ne fut qu'une succession toujours plus intense de pèlerinages: groupes de Salésiens, de Filles de Marie Auxiliatrice, de jeunes, de Coopérateurs, d'Anciens-Elèves, des délégations paroissiales et autres groupes. En l'espace de cinquante jours, on a pu dénombrer environ 500 pèlerinages organisés. Le jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, on a vu défiler des milliers de fidèles à côté de Salésiens et de Filles de Marie Auxiliatrice accourus pour rendre un filial hommage à la Vierge.

La marque caractéristique de toutes ces manifestations fut la participation fervente et recueillie d'innombrables jeunes, de milliers d'hommes et de femmes à la sainte messe, à la communion.

A la procession du 24 mai on a pu assister au spectacle d'une foule innombrable qui s'est unie spontanément au cortège fervent et édifiant du clergé et des pieuses associations.

L'exposition salesienne et le concours « M.A. 68 »

Mais, comme vous le savez déjà, il y eut d'autres réalisations en présence de nombreuses autorités et de tous les Provinciaux qui avaient participé à la réunion de Côme, a amplement suscité un courant d'estime et d'intérêt auprès des journalistes, des éducateurs et de nombreux jeunes.

Il n'est pas question d'en donner ici la description, mais on peut dire que, d'après les feuillets d'enquête remplis par les visiteurs, cette réalisation sert efficacement non seulement à faire connaître au public notre mission dans l'Eglise et dans le monde d'aujourd'hui mais éveille l'attention chez de nombreux jeunes qui sont prêts à prendre des engagements généreux, nobles et concrets.

Je désire exprimer ici non seulement mon merci, mais également celui de la Congrégation aux confrères et aux Soeurs Salésiennes qui se sont dépensées pour la réussite de cette réalisation, et de façon particulière au Père Michel Mouillard qui en a été l'animateur. Tous ont travaillé avec intelligence et amour pour cette exposition dont la visite sera toujours un heureux complément au pèlerinage à la Basilique.

Autre réalisation que celle du concours « M.A. 68 » qui a suscité un vivant et fécond intérêt parmi des milliers de garçons et de filles de tous les continents. Là où l'on a travaillé sérieusement, là où l'on a cherché à comprendre l'idée, à la traduire dans le concret, les jeunes ont répondu avec un vibrant enthousiasme. J'ai pu assister ici, au Valdocco, à la phase finale du concours entre les Provinces d'Italie. C'était impressionnant de voir des garçons et des filles de 13 à 20 ans faire

preuve de tant de connaissances sur l'histoire, le culte et le dogme marials. Les peintures, sculptures et photographies, les poésies, les chants en l'honneur de la Vierge, réalisés à cette occasion ne manquèrent pas de susciter une vive admiration.

Pendant que j'attends le 8 décembre pour remettre les récompenses aux lauréats des divers pays, il me plaît d'adresser un vif éloge aux Salésiens et aux Soeurs Salésiennes qui ont efficacement contribué au déroulement et à la réussite du concours.

Je voudrais de plus souligner ceci: l'expérience de ce concours prouve que là où l'on travaille avec la nécessaire sensibilité aux exigences de l'âme moderne et surtout quand existe une foi profonde et vraie en sa propre mission, qui est tout entière spirituelle, alors on réussit encore aujourd'hui à susciter parmi les jeunes un intérêt fécond pour les problèmes et les sujets comme ceux qui étaient présentés par le concours « M.A. 68 ».

L'appel en faveur de l'Amérique Latine

Un mot sur l'appel en faveur de l'Amérique Latine, lancé à l'occasion du Centenaire. D'autres offres nous sont encore parvenues, toutes accompagnées de sentiments de généreuse et humble disponibilité. A tous j'adresse un vif merci, non pas tant de ma part que de la part de la Congrégation et spécialement de l'Amérique Latine, réconfortées par cette aide.

Les Conseillers Régionaux ont établi des zones et des oeuvres où l'aide des volontaires sera la plus urgente et la plus rentable. Ceux qui se sont inscrits ne tarderont pas à être fixés. Pour ceux qui vont partir, un programme de préparation et d'adaptation a été prévu.

Le 9 juin

Permettez-moi de dire aussi un mot sur la journée anniversaire du centenaire de la Basilique. Le 9 juin, Son Exc. le cardinal Traglia, Pro-Vicaire Général de Sa Sainteté, en présence des plus hautes auto-

rités et de nombreux représentants de notre Congrégation, a concélébré avec les Supérieurs du Conseil la sainte messe. La Radio-Télévision Italienne a transmis la cérémonie. Au cours de l'après-midi, le Cardinal a évoqué l'histoire centenaire de la Basilique, en soulignant le rayonnement multiforme de ce sanctuaire que l'amour de Don Bosco a érigé en l'honneur de sa céleste inspiratrice.

Le « Te Deum », où se fondirent les voix de milliers de Salésiens, de Filles de Marie Auxiliatrice, des jeunes, des Coopérateurs, d'Anciens-Elèves et de fidèles, était l'expression des sentiments non seulement de ceux qui avaient le privilège d'être présents, mais de vous tous, de toute notre famille. Je voudrais dire qu'à ce moment-là j'ai eu comme la sensation que notre père et avec lui tous les Salésiens qui depuis cent ans sont passés dans notre chère Basilique s'unissaient à notre patronne c'èeste pour toute la somme de grâces répandues sur les âmes au cours de ces cent ans dans la maison construite par elle.

Au cours de ces moments d'émotion je pensais aussi au Saint Père. Comme déjà son prédécesseur Pie IX avait témoigné sa bienveillance envers Don Bosco, ainsi Paul VI, fidèle dans son attachement à notre humble Congrégation, a voulu d'une certaine façon être présent à nos célébrations du Centenaire en nous faisant parvenir par son Secrétaire d'Etat une lettre dont nous publions le texte intégral dans ce numéro des « Atti ».

Je veux souligner ici un passage de cette lettre, pour que nous retirions des fruits durables et actuels de notre centenaire. Dans la lettre nous lisons: La célébration du centenaire « exprime la décision de cet Institut à puiser aux sources de sa spiritualité, de souligner les traditions qui lui sont propres, et surtout d'affermir les liens de son appartenance à Marie, envers laquelle la Société Salésienne toute entière se sait être débitrice de son existence et de sa vitalité ».

C'est là une invitation qui nous est adressée ensemble par le Souverain Pontife et Don Bosco. Notre famille, en tous ses membres, sait et prouve qu'elle est — à l'exemple de son père — un famille sincèrement et authentiquement mariale, à l'abri de certaines opinions destructrices et corrosives qui s'agitent çà et là en chapitre de piété mariale.

Je conclus: il me plaît de penser que la ferveur de cette année

mariale, qui a trouvé à s'exprimer par tant de réalisations concrètes, ne s'éteindra pas. J'espère qu'elle trouvera à se manifester dans nos diverses Provinces dans une piété mariale vécue selon la meilleure tradition de notre famille et selon l'esprit des directives conciliaires.

Nos réunions continentales

J'en viens à présent aux trois réunions continentales qui, trois ans après le Chapitre Général, ont vu se réunir tous les Provinciaux de la Congrégation et un certain nombre de confrères spécialistes des grands sujets qui ont été traités. Beaucoup de Supérieurs du Conseil assistèrent à ces réunions.

Ces réunions ont servi avant tout à faire le point, pour ainsi dire, de la situation concrète des décisions du Chapitre Général dans les diverses Provinces, pour voir dans quelle mesure on en avait saisi l'esprit.

Les décisions du Chapitre Général sont trop importantes pour que nous les laissions se réduire à des documents d'archives. Il est du devoir des Supérieurs, à leurs divers échelons, de veiller — en collaboration avec chacun des confrères — à l'application effective de ces décisions. Il est bon de nous rappeler, à ce propos, ce que répondit notre père à quelqu'un qui se lamentait des difficultés de son temps: cherchez plutôt, dit Don Bosco, à travailler et à travailler avec les autres.

Or, l'oeuvre à laquelle nous sommes tous invités à prendre part à la suite des récentes réunions continentales est justement celle-ci: mettre en application la somme d'idées, d'orientations et de normes émises par le 19. Chapitre Général. Il est un fait certain qu'en maints endroits le Chapitre Général n'a même pas commencé à être traduit dans le concret. Il n'est même pas connu, a fortiori pas assimilé.

Ces réunions ont également servi à se rendre compte de la situation des divers endroits où se déploie notre activité apostolique. Nous ne devons pas oublier que nous vivons des moments critiques pour la vie de l'Église. Cela n'est pas sans effets sur notre Congrégation... C'est dans un climat de fraternelle franchise, animés par un amour sincère envers la Congrégation que nous avons cherché à découvrir les aspects

positifs et négatifs de la situation présente, à en découvrir les lacunes, les dangers, les éventuels remèdes, toujours avec un souci de sain réalisme et de fidélité à la lumière du Chapitre Général et du Concile.

Ce furent des journées d'intense travail, étoffées de nombreux débats, mais aussi de fervente prière commune, spécialement au cours de la concélébration et dans la récitation du bréviaire. Les conclusions de ces réunions, qui vous ont déjà été communiquées, sont le premier fruit de ces journées. Il faudrait une lecture attentive pour se faire une idée exacte de tout le travail qui a été accompli. C'est aux Provinciaux qu'il incombe de présenter et de commenter à fond toute la richesse des documents sortis des diverses réunions.

Une obligation grave: informer

A ce propos je désire exprimer ma crainte au sujet de la lecture des Actes du Conseil Supérieur. Il m'est arrivé d'entendre qu'en certains endroits les « Atti » et même les Actes du 19. Chapitre Général n'arrivent pas à destination. Disons qu'on les édulcore; qu'on les tronque ou pire encore qu'on les considère quelquefois comme lettre morte. Ainsi traite-t-on les Actes du Conseil Supérieur, mais aussi les documents des conférences épiscopales, les documents du Saint-Siège.

Si ces bruits s'avéraient correspondre aux faits, ce serait particulièrement triste et dommage. On aurait là la clef de certaines débandades et caprices, de certaines attitudes de méfiance et de certains sentiments de déception qui ne sont certainement pas des éléments constructifs pour la vie de la Congrégation, spécialement pas en cette époque qui a besoin d'hommes décidés à travailler en harmonie avec les orientations émanant de qui a le devoir et le droit de les donner.

Je rappelle donc à tous ceux qui ont la charge de gouverner qu'ils sont tenus à faire connaître de la manière la plus convenables les documents qui proviennent du Saint-Siège, des évêques, du Conseil Supérieur. Sinon comment pourrai-je créer cette sensibilité et par conséquent cette mentalité qui sont nécessaires pour arriver à une application

convaincue et cordiale de ces documents qui tendent tous, sous des formes diverses, à rénover — dans l'ordre — notre vie de chrétiens, de religieux et de salésiens.

C'est grâce à de cette irrigation capillaire des idées-force contenues dans les documents que les confrères pourront puiser lumière et courage pour être les ouvriers du vrai et authentique renouveau, tel qu'il a été voulu par l'Église et la Congrégation.

Provinciaux et Directeurs — par le mandat même qu'ils ont reçu avec leur charge — sont chargés de transmettre, de commenter, de rendre vivants et de faire passer dans la pratique ces documents. Cet enseignement doit toujours se faire avec grande application et fidélité, sans rien omettre, sans opérer certains choix, en somme faire passer un enseignement de manière intégrale, efficace et rentable.

En cette période de confusions, de manque de mesure, de fantaisie, d'informations inopportnes, inappropriées, imprécises et incompetentes, le silence d'un supérieur, son inertie aux directives, pourrait constituer — au moins extérieurement — une complicité avec certaines situations déplorables dont on ne peut prévoir les conséquences.

Tous, nous devons faire en sorte que le Concile, le 19. Chapitre Général, les grandes réunions ne soient pas réduits à du matériel d'archives, à des discours sans lendemain, mais deviennent grâce à nous des instruments vivants et efficaces d'une véritable rénovation.

Un enseignement précieux: savoir écouter

Des trois grandes réunions continentales se dégage une autre leçon que je voudrais souligner. Celui qui gouverne une communauté, qu'elle soit mondiale ou régionale ou locale, a tout à gagner à écouter la pensée, le point de vue, l'expérience d'un autre qui ne partage pas les mêmes charges.

J'ai constaté et fait remarquer aux participants de ces réunions que tous, supérieurs ou non, nous avons tous été simultanément maîtres et disciples, à l'avantage des uns et des autres. De fait, tant de situa-

tions, tant de problèmes et tant de solutions ont vu le jour dans cette fraternelle collaboration. Et cela dans une atmosphère de franchise et de respect, de recherche passionnée et sereine à la fois, soucieuse uniquement de l'intérêt de la Congrégation. Supérieurs et confrères, nous avons cette conviction qu'en nous attelant avec humilité et amour à notre travail, nous parviendrions au but de notre vocation et de notre mission commune.

Parvenu à ce point, j'en viens spontanément à me demander: une telle expérience dont on s'est plu à reconnaître les avantages, comment dans trouve-t-elle à se réaliser le cadre de nos diverses communautés?

Il s'agit d'ailleurs d'un principe bien défini et explicitement souhaité par le décret « *Perfectae Caritatis* », principe que nous retrouvons dans les délibérations du Chapitre Général et sur lequel je suis déjà revenu plus d'une fois. « Que les Supérieurs écoutent volontiers leurs confrères. Qu'ils favorisent l'union de leurs forces pour le bien de l'Institut et de l'Église. Qu'ils sachent aussi demeurer fermes quand il s'agit de décider ou de commander ce qui s'impose ». « Chapitres et Conseils accompliront fidèlement les devoirs qui leur sont fixés par la direction et que ces organes, chacun à sa manière, expriment la participation et l'intérêt de tous les membres au bien de toute la communauté » (P.C. § 14).

Il s'agit donc de promouvoir l'union de tous les membres de la communauté pour le bien de l'Institut et de l'Église. Il s'agit d'une affaire d'intérêt vital. On comprend alors ce passage des conclusions de la réunion de Bangalore: « Dans cette perspective les redditions de compte et les entretiens personnel fréquents, la mise en valeur effective et le bon fonctionnement du Conseil d'Action, la réunion des divers conseils (comme celui des professeurs, celui des confrères travaillant en paroisse ou en « oratoire », des chefs d'atelier, des assistants avec les conseillers des études et les catéchistes, des responsables d'association, du personnel civil, ...) toutes ces formes de collaboration prennent alors consistance et deviennent des exigences de premier ordre qui n'admettent pas de dérogation. Cela a été explicitement affirmé par le 19. Chapitre Général (cf; A.C.G., pp.32-43); éd. franç. pp. 40-50).

Il s'agit donc pour les confrères en charge d'un devoir de toute

première importance, dont nul ne peut se dispenser, que la communauté soit grande ou petite, que ses activités soient simples ou complexes.

Sans doute faudra-t-il surmonter des difficultés de tout genre. Mais pour une direction efficace et sereine la clef d'une réussite humaine et technique réside dans la mise en valeur des confrères insérés dans les structures énumérées ci-dessus.

Qui prétend ignorer cette réalité chargerait lourdement sa conscience. La Congrégation a en effet besoin de progresser avec entrain, sans que rien ne vienne entraver ses vrais intérêts vitaux.

Cette méthode, ce style de direction est un des aspects les moins négligeables de notre renouveau.

Fonctions des nouvelles structures

A l'occasion de ces trois réunions on a donc examiné comment fonctionnent les structures mises en place par le 19. Chapitre Général.

Bien que l'expérience soit de courte durée, on a cependant pu dégager d'utiles constatations. La créations des Conseillers Régionaux apparaît substantiellement très positive. On reconnaît que justement par la présence de ces Supérieurs, les contacts entre la périphérie et le Centre est beaucoup plus intense et plus profitable. Le prochain Chapitre Général pourra, à la lumière de cette expérience, apporter à cet organe les retouches et les améliorations qui préciseront plus clairement son rôle et qui contribueront ainsi à le rendre plus efficace.

Il en est de même du Vicaire Provincial, placé aux côtés du Provincial. Cette fonction paraît nettement positive et répond aux nécessités présentes de la direction d'une Province. Quant au Conseil Provincial, on est d'accord pour reconnaître que cette équipe de personnes de valeur et d'expérience entourant le Provincial constitue un centre de référence et de décisions au profit de toute la Province.

Dans cette perspective sont à citer les Délégués provinciaux, et, en tête, celui de la Pastorale des Jeunes. Tout en reconnaissant les difficultés propres à certaines Provinces, l'expérience de ces dernières

années montre quelle richesse d'idées et de réalisations a été insufflée dans les Provinces par la présence de ces Délégués, surtout quand ce sont des personnes compétentes, bien préparés, actives et zélées. Sous la dépendance du Procincial, ces Délégués rendent un service précieux aux maisons, aux confrères qui sans eux finiraient par manquer d'idées, de direction, de coordination et d'encouragements.

Soyons lucides. Voyons les choses en profondeur et sachons voir leurs vraies dimensions. Disons-le clairement: il vaut mieux pour une Province avoir quelques Délégués — bien préparés et à la hauteur, bien entendu — que d'avoir une maison en plus. Je comprends très bien, comme je l'ai dit plus haut, qu'il y ait des problèmes. Mais pour peu qu'on entre dans le jeu, on se rend compte du bien fondé de notre ligne d'action et de la possibilité qui nous est offerte de résoudre ces difficultés, de « réajuster » nos oeuvres, si, nécessaire. Je reconnais qu'il y a encore du chemin à faire pour que les Conseillers Provinciaux correspondent au projet du 19. Chapitre Général. Mais l'expérience franchement positive (là où elle a été menée sérieusement) et la volonté décidée des participants des récentes réunions donnent confiance pour le proche avenir. La route est désormais indiquée et apparaît de moins en moins contestable.

Il me reste à dire encore un mot sur le vicaire ou préfet de la maison. Certains en ont reconnu la nécessité, d'autres pensent qu'il est encore loin de remplir la charge qui lui revient. Ce problème est d'autant plus important qu'il est lié à la figure et à la fonction du Directeur. La responsabilité de ce dernier est essentiellement religieuse, spirituelle et éducative. Il doit être non pas un chef d'entreprise mais l'animateur de la double communauté, religieuse et éducatrice. C'est pour cela que le problème doit être repris au prochain Chapitre Général. En attendant, on s'en tiendra aux critères et aux orientations donnés par le 19. Chapitre Général.

Avant de passer à un autre sujet, il me semble utile de faire encore une remarque.

Certains estiment qu'on accorde une importance excessive aux structures, comme si elles avaient en elles-mêmes leur raison d'être.

Il est évident que les structures n'ont pas et ne peuvent pas avoir

en elles-mêmes leur raison d'être, mais comme les armatures de fer et de béton dans le bâtiment, ainsi les structures sont-elles « porteuses ». Elles servent à quelque chose. Mais laissons-là l'image: sincèrement, personne ne pense « structure » sinon en termes d'instrument. Pour le Chapitre Général qui les a voulues et pour nous qui devons les mettre en place, les structures sont essentiellement un service, sont fondamentalement pensées en fonction de l'épanouissement de la vie religieuse et apostolique de la Congrégation, même si cela n'apparaît pas de façon évidente à tous.

En résumé, le Chapitre Général, les Supérieurs insistent sur ce point, parce qu'ils le voient strictement en relation avec la vie religieuse de nos communautés et en relation avec la fécondité de notre apostolat. Pensons par exemple au Vicaire Provincial: il a le devoir de soulager et de compléter le Provincial, afin que celui-ci puisse être habituellement disponible pour tous les intérêts religieux, apostoliques, et humains de ses confrères. Pensons seulement au devoir important des visites qui exigent du temps et du calme.

Si nos structures ne sont pas mises sur pieds, ou si elles sont boiteuses, il est évident qu'elles ne peuvent pas répondre au but qui leur est assigné. La conséquence est que la vie religieuse, l'apostolat, toute notre activité en arrive à subir l'influence néfaste de ces carences aux divers échelons.

A ce sujet, quelqu'un a fait remarquer — et semble-t-il à propos — que le renouveau de la vie religieuse et apostolique voulu par le Concile et le Chapitre Général est effectif là où les Provinces ont pris au sérieux ces structures:

Pour conclure: nous avons eu trois grandes réunions. Cela nous a coûté beaucoup de sacrifices, dont la part financière n'est pas la moindre. Ensemble nous avons fait du bon travail. Les participants sont repartis animés de bonne volonté. Mais cela ne suffit pas. On a reconnu que ces réunions sont en grande partie liées au bon fonctionnement des structures. Qu'elles existent donc et pas seulement sur le papier. Qu'elles fonctionnent et soient efficaces. Qu'on cherche avec courage les difficultés, mais pas pour s'arrêter devant elles. Il en va de l'intérêt et de la vie de la Congrégation.

Notre mission aujourd'hui

Dans ces grandes réunions, on n'a pas seulement consacré un moment, à l'étude du thème de la pastorale des jeunes. Ce thème a été présent tout au long des travaux et s'est révélé être le problème central du charisme salésien dans le mouvement actuel de renouveau.

On s'est nettement et fortement rendu compte que, tant en comme à présent notre mission, que est essentiellement tournée vers les jeunes, n'est apparue aussi actuelle, aussi pressante.

Pensons un instant aux événements, souvent dramatiques et inquiétants qui ont marqué cette année tous les continents. Les jeunes, avec leur mentalité propre, si contradictoire, souvent très différente de la nôtre, voire même opposée, avec leurs contestations déconcertantes mais pleines souvent de ferments de valeurs authentiques, avec leur volonté sincère d'engagement, ces jeunes forment un centre d'intérêt actif et large de la parte de tous les responsables de la politique, de l'industrie, de l'économie, du progrès social dans le monde.

C'est un fait que dans de nombreux pays ou villes il y a un ministère ou un comité spécialement désigné pour les problèmes de la jeunesse.

Le Pape lui-même a plus d'une fois exprimé la préoccupation de l'Église pour ces foules de jeunes qui ébranlent le calme des générations adultes. Dans 30 ans, rien qu'en Amérique Latine plus de 200 millions de jeunes demanderont aide, formation, promotion et exigeront peut-être, en profitant d'une révolution, la reconnaissance concrète de leurs droits. Devant cete réalité, comment pouvons-nous ne pas penser que notre mission, telle que Don Bosco l'a comprise, ne soit pas actuelle et toujours providentielle dans le monde d'aujourd'hui? On se rappelle, à ce propos, ce que Don Bosco dit un jour en s'adressant à des hommes d'affaires: « Si vous n'aidez pas ces jeunes aujourd'hui, demain ils viendront vous le prendre les armes à la main ». La parole de Don Bosco est encore plus vraie aujourd'hui pour nous.

Si nous ne nous occupons pas de cette jeunesse, avec tous les moyens dont nous disposons, et si nécessaire, avec des formes nouvelles et courageuses, de façon intelligente et concrète, nous risquons de

priver l'Église et la Société d'une multitude innombrable de jeunes. A ce sujet, on lira avec profit les conclusions de la réunion de Caracas où le problème a été senti avec le plus d'intensité.

Travaillons pour la jeunesse pauvre

S'il est vrai qu'au cours de ces récentes réunions on a unanimement reconnu que notre vocation, pour autant qu'elle était orientée vers les jeunes, conservait toute son actualité. On a en même temps souligné que notre vocation était authentique pour autant qu'elle est non seulement tournée vers les jeunes en général mais vers les jeunes des milieux populaires.

A Bangalore, à Caracas et aussi à Côme, on a clairement affirmé, bien que de façons diverses, que la Congrégation vivra son charisme à condition qu'elle réalise sa vocation parmi les pauvres. On a fait constater que déjà dans de nombreux pays la Congrégation travaillait généreusement pour les masses démunies. Il reste cependant beaucoup à faire.

« Il nous faut revenir courageusement parmi la jeunesse pauvre et abandonnée, là où la spécificité de notre témoignage a été ou estompée ou déformée ». « Notre témoignage collectif de la pauvreté trouve son expression la plus salésienne dans notre préférence effective pour la jeunesse pauvre » (Conclusions de la réunion de Caracas).

Il est certain que l'éventail de l'activité salésienne est vaste, complexe et varié. Mais ce qu'il y a de fondamental, dans l'élan d'un Don Bosco, c'est la place privilégiée qu'y occupe la jeunesse pauvre.

« Ces vérités ne peuvent pas rester des constatations platoniques et complaisantes. Elles exigent d'être traduites dans la réalité concrète. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons être un signe évident du Christ pauvre et que nous témoignerons de notre fidélité à Don Bosco. Ceci se réalisera quand partout dans le monde on pourra constater que nos oeuvres accordent la priorité à la jeunesse considérée comme pauvre » (Conclusions de la réunion de Bangalore).

Un problème aigu et délicat: l'unité dans la pluralité

Plus d'une fois les trois réunions ont évoqué un problème devenu aigu aujourd'hui: celui de l'unité de la Congrégation dans un pluralisme de situations. Il me paraît utile et intéressant, nécessaire même, de redire ce qui a été mis en relief au cours de ces réunions.

La formule est — ou du moins paraît — heureuse en tant qu'elle affirme deux exigences qu'aujourd'hui personne ne saurait nier sans prendre le contrepied des documents conciliaires et de la réalité. La formule affirme non seulement que les deux exigences doivent coexister mais encore qu'elles doivent se compénétrer de façon à ce que subsiste l'unité, qu'elle soit renforcée, qu'elle se réalise dans la pluralité.

L'exigence de l'unité naît de l'unicité du « charisme » du fondateur, charisme que chaque congrégation est appelée à conserver vivant et actif en la traduisant en une spiritualité propre et en une activité apostolique spécifique au service de l'Eglise en un temps et en lieu donné. « Aut sint ut sunt, aut non sint ».

Le Concile nous invite à revenir aux sources. Celles-ci se trouvent évidemment chez le fondateur qui est unique (P.C. 2), qui pour nous s'appelle Don Bosco.

D'autre part l'exigence de la pluralité jaillit fondamentalement de la sensibilité d'aujourd'hui plus grande pour l'incarnation de tout apostolat (cf. P.C. 2-3,8,18; cf. aussi « Ad Gentes » et « Institutionis Sacerdotalis », passim). S'incarner présuppose une certaine connaissance, une estime et un respect pour la culture, les mentalités et les situations locales, afin que notre service corresponde à l'attente et aux besoins particuliers.

Ce principe étant admis, le problème est théoriquement facile à formuler et à résoudre. Cependant le passage au concret est loin d'être pleinement cohérent. Si, par le passé, les interprétations exagérées de l'unité n'ont pas manqué, jusqu'à la concevoir comme une uniformité, faisant fi de tout élément original propre, aujourd'hui existe plutôt le défaut contraire, celui de compromettre l'unité par une insistance exaspérée et incontrôlée de la pluralité.

Cette erreur serait plus délétère. L'histoire nous montre en effet

Fonction pastorale de nos écoles

Les trois réunions ont en outre formulé un autre appel. Pour que notre mission auprès de la jeunesse populaire corresponde à sa fin, celle-ci doit être réellement pastorale: cela vaut pour n'importe laquelle de nos activités. Il n'est pas question d'abandonner les écoles: l'Église, le Concile, le Chapitre Général, la Hiérarchie ont dit clairement ce qu'ils pensaient de l'enseignement chrétien. Dans le récent message de Paul VI aux prêtres on lit: « Oui, les missions, la jeunesse, l'école, les malades, et de nos jours avec une urgence plus pressante encore le monde ouvrier, constituent un appel continue au coeur du prêtre ». Le Pape place donc à côté des missions et du monde ouvrier l'apostolat de l'école. La solution du problème n'est donc pas dans l'abandon de l'école.

La réunion de Caracas a eu des paroles courageuses à ce sujet: « Compte tenu de la situation présente de la Congrégation en Amérique Latine, nous reconnaissons qu'il faut à tout prix donner une empreinte pastorale à nos écoles. L'urgence de ce devoir est encore plus grave et plus inéluctable si l'on tient compte de ce qu'a dit le dernier Chapitre Général. Celui-ci envisage l'éventuelle fermeture d'oeuvres non rentables, c'est à dire de celles qui ne seraient pas capables de réaliser une pastorale à travers l'éducation et la formation chrétienne qu'elles prétendent assurer.

J'invite tous les confrères à méditer ces affirmations et à en tirer les conclusions qui s'imposent, même si cela entraîne des sacrifices de tout genre. Comme je l'ai écrit en présentant les conclusions de Caracas, un sérieux coup de volant est nécessaire. Il faut le faire, pour répondre concrètement à ce que l'Église et Don Bosco demandent en faveur des jeunes d'aujourd'hui: que nous en fassions des chrétiens, que nous formions des chrétiens pour notre temps.

Les conclusions du réajustement de nos oeuvres, fruit d'une prise de conscience sereine et courageuse, pourront servir grandement à donner à nos écoles cette empreinte pastorale qui fait leur raison d'être. Les confrères qui travaillent actuellement dans ce large secteur de nos oeuvres reprendront alors courage et confiance.

que la reconquête de l'unité compromise s'est toujours avérée plus difficile et plus lente que la reconquête du sens du pluralisme.

In essentia unitas. Il est hors de discussion que le charisme du fondateur ne doit pas subir d'altérations en ce qui fait l'essentiel de ce charisme. Mais de nouveau, dans la problématique de la vie concrète, surgit la question fondamentale: en quoi consiste l'essentiel? Quelle est la zone de démarcation entre l'essentiel — et donc — l'« unum » à affirmer et à conserver — et l'accessoire, réductible aux situations particulières de temps et de lieux dans lesquels le charisme s'est incarné au cours des années passées, et qui de ce fait relève du principe de la pluralité.

Il y a des mentalités et des époques qui par, leur nature, tendent à élargir démesurément la sphère de l'essentiel. C'est ainsi qu'on arrive à faire assumer au charisme du fondateur chacun de ses faits et gestes, comme si les saints fondateurs avaient été à tout moment préoccupé de définir leur esprit. S'il en était ainsi, ce serait nier qu'ils aient été des hommes de leur temps, capables d'interpréter les signes des temps et capables d'y répondre concrètement par des solutions adaptées.

Il y a cependant aussi des mentalités et des époques — et c'est notre cas — où apparaît la tendance contraire: celle qui grossit démesurément ce qui relève de l'accessoire. Partant d'analyses exacerbées, souvent sans retenue et sans mesure, la tendance serait de réduire l'essentiel du charisme du fondateur à un squelette incapable de se tenir debout. A force de faire passer comme accessoires et révolus un fait puis un autre, tel point de la règle, telle tradition, ... on risque de se trouver les mains vides.

La distinction à faire entre essentiel et accessoire

De ce que nous venons de dire il s'avère qu'une Congrégation qui veut affirmer l'unité dans la pluralité ne peut pas laisser au jugement des individus le soin de définir ce qui est essentiel et ce qui est accessoire. Selon « Perfectae Caritatis » c'est au Chapitre Général que revient ce devoir; chaque membre de la Congrégation ayant le droit

et le devoir d'y prêter son concours. C'est ainsi que l'on peut dire que le 19. Chapitre Général, par la richesse de sa réflexion et l'organisation nouvelle de ses structures, a fait oeuvre d'unité et de coordination. En dehors de là, c'est le règne de l'arbitraire. Des prises de position, subjectivement bonnes, ne pourraient que compromettre la vie même de la Congrégation.

En disant cela, nul ne prétend évidemment dogmatiser et considérer que le 19. Chapitre Général a fait oeuvre parfaite et définitive. Pas du tout! Mais les compléments, les achèvements, les modifications, les adaptations que l'histoire impose justement en faveur de la vitalité du charisme du fondateur ne peuvent pas être anticipés arbitrairement étant donné que nul n'est autorisé à se considérer comme la voix et la pensée de la Congrégation en ce domaine aussi délicat.

Les expériences

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les expériences. Le Concile y fait de fréquentes allusions. Le Chapitre Général d'ailleurs aussi quand il parle des « sperimentazioni ».

Dans un monde en rapide évolution, il est évident qu'on ne peut pas espérer trouver une législation adaptée à chaque situation, des structures qui auraient déjà fait leurs preuves, des hommes pleinement préparés à affronter des problèmes toujours nouveaux. La plupart du temps — disons presque toujours — la route à prendre est loin d'être claire et certaine. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui on parle si souvent d'« expériences » et d'« expérimentations ».

A ce sujet, il me semble qu'il serait bon qu'on tienne compte des critères suivants:

a) Le but auquel doivent tendre les expériences.

Elles doivent être une réponse dans la ligne des décisions conciliaires et capitulaires en cherchant à mettre en valeur notre vie religieuse, la formation du Salésien ou notre activité apostolique.

b) Les limites.

Les expériences étant des moyens, elles ne doivent pas et ne peuvent pas être en contraste avec la fin qu'elles se proposent d'atteindre. Elles n'ont donc pas en elles-mêmes de quoi se justifier. Leur consistance leur vient de l'objet qu'elle prétendent atteindre. Cet objectif est précisé et indiqué par les autorités compétentes (Concile, Constitutions, Chapitre Général) et il n'admet ni altération ni critique.

c) Les secteurs des « expériences ».

Les expériences peuvent toucher aux divers secteurs de la vie religieuse ainsi qu'aux diverses formes de l'activité apostolique. Il est évident que ces secteurs ont leurs exigences propres découlant de leur nature propre. Une expérience dans un secteur ne peut pas être évaluée avec les critères propres à l'autre secteur, même si les rapports et les influences d'un secteur à l'autre sont incontestables et étroits.

d) Autorisation pour les « expériences ».

Le but particulier que ces expériences se proposent d'atteindre est défini et contrôlé par l'autorité, conformément aux Constitutions et, dans le cas des structures nouvelles, conformément aux décisions du Chapitre Général.

Il est évident qu'une telle autorité, pour donner ou refuser une autorisation, ne s'appuiera pas exclusivement sur son propre jugement personnel, mais prendra les décisions opportunes à la suite d'une étude attentive, d'une dialogue et après avoir bien pesé ses responsabilités.

e) Les conditions.

Une expérience, par définition, est avant tout un fait concret. Il est donc évident qu'elle soit conditionnée par des données concrètes, c'est à dire par des personnes avec leur plus ou moins grande disponibilité, leur degré de préparation, et qu'elle dépende de certaines conditions socio-culturelles et de la situation religieuse locale. L'expérience doit en outre être contrôlée au fur et à mesure qu'elle prend corps et doit être soumise de temps en temps à une révision critique de la part de conseils compétents, à tous les échelons, afin de mesurer objectivement la validité de l'expérience et y apporter les retouches nécessaires.

Ce contrôle devrait contribuer à améliorer les conditions pour une meilleure formation du Salésien, pour un épanouissement de la vie religieuse et des activités apostoliques.

En tout ce que nous venons de dire, il faudra avancer avec sagesse, prudence et en accord avec les normes qui sont une aide et une garantie, et non un frein injustifié, pour que les éventuelles expériences ne dégénèrent pas et ne deviennent pas des obstacles à un véritable épanouissement.

Ce n'est qu'en agissant ainsi que la Congrégation pourra tirer profit des dispositions et de l'esprit du Concile et du Chapitre Général et contribuer au vrai bien de la Congrégation.

Que l'année de la foi nous porte à une vie de foi

Au début de cette lettre, je faisais allusion au couronnement d'une période riche en grands événements: le 30 juin, nous célébrions la conclusion de l'année de la foi. Après les vêpres de ce dimanche-là, Pierre, en la personne de son successeur Paul VI, a professé au monde sa foi: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.

L'année de la foi ne pouvait pas se terminer de façon plus significative et plus adaptée: la profession de foi de Paul VI n'a pas été qu'une pièce inscrite au programme d'une cérémonie solennelle, mais une réponse calme et claire à cette explosion des « idées nouvelles » qui par leur violence et leur intensité provoquent le trouble même chez certains pasteurs d'âme et chez certains théologiens.

Tout en accueillant avec des sentiments de reconnaissance et de foi la parole qui nous vient de la chaire de Pierre, nous voulons chercher à conserver toute la richesse et la lumière dont nous avons été gratifiés pendant cette année de la foi. Nous voulons donner à cette année de la foi, désormais close, un prolongement dans notre vie qui ne peut trouver son élan, son sens et sa valeur que dans la foi.

C'est le moment de citer les paroles de Jean Guittou: « L'Église ne tient que sur la foi. Sans la foi, la charité n'est qu'une fraternité humaine. Sans la foi, que seraient les sacrements? Des symboles magiques! Que serait la prière? Une vaine parlote! Et la liturgie? Une

représentation sacrée! La confession? Une psychanalyse! Le catéchisme? Un recueil de principes moraux et d'absurdités! Sans la foi, que serait l'oecuménisme? Une pieuse comédie, parce que l'on ne peut pas s'unir en dehors d'une foi commune ».

Ces paroles méritent d'être méditées. Nous voudrions cependant ajouter quelque chose qui nous touche d'assez près. Sans la foi, dans l'Église et spécialement dans le cadre de notre vie religieuse, tout deviendrait incompréhensible et perdrait de sa signification propre. Quel sens aurait, sans la foi, la vie de grâce, les sacrements et la liturgie? Comment pourrions-nous vivre avec joie nos vœux si la foi ne les illuminait pas et si elle ne nous faisait pas découvrir en eux des moyens pour une plus grande disponibilité au service du Père et de nos frères?

Comme le dit saint Paul, sans la foi nous serions les plus misérables de tous les hommes.

Mais l'engagement que la foi exige de nous n'est pas seulement une adhésion d'ordre intellectuel à Dieu et aux vérités révélées par lui. Il s'agit d'un engagement qui prend toute la personne, son intelligence, sa volonté, ses sentiments. Il s'agit d'un engagement vital, existentiel. « Croire, cela implique que l'on se mette entièrement à l'école du Christ qu'on lui soumette tout ce qui fait la trame d'une vie humaine » (R. Guardini).

Ce n'est que lorsque notre jugement sur les réalités terrestres et sur les événements de notre vie et quand les motifs qui inspirent notre conduite seront habituellement alimentés par la parole de Dieu, les enseignements du Christ et de l'Église que nous pourrions dire que nous sommes animés d'un véritable esprit de foi. Que l'exemple de notre père nous éclaire et fortifie notre foi. Don Ceria écrivait de lui: « Les vérités de la foi, Don Bosco était avide de les connaître, ferme dans sa manière d'y adhérer, fervent à les professer, zélé à les inculquer, intrépide pour les défendre ».

Alimentons notre foi

Spontanément nous venons à nous demander: comment alimentons-nous notre foi? Quelles sont les lectures vraiment spirituelles, solides

et sûres qui enrichissent et consolident notre foi et réconfortent notre âme? Est-ce dans ces revues qui accueillent les élucubrations de certains auteurs plus riches de leur suffisance que de saine doctrine? Est-ce dans ces pages où tout est mis en discussion, tant l'autorité du pape que la loi morale? Ce n'est pas là que notre âme trouvera sa nourriture. C'est dans les documents du magistère pontifical et ecclésial qu'elle trouvera avec certitude un aliment substantiel, sûr, adapté aux exigences des temps.

J'aime à croire que chaque maison possède ces documents. Je rappelle que l'« Osservatore Romano » paraît aussi sous forme d'hebdomadaire, en diverses langues. On y trouve l'enseignement du pape et de la hiérarchie, toujours attentif au temps présent. Aucune de nos maisons ne doit en être privée.

Il faut honnêtement et courageusement reconnaître que les religieux et les prêtres aussi peuvent perdre la foi. Nous en avons de douloureux exemples. Alors comment nous défendre de ce danger? Si la foi, pour être vraie, doit pénétrer toute la vie, comment peut-on se nourrir sans cette méditation qui nous fait approfondir la vérité, l'assimiler, la transformer en conviction, en style de vie, en action?

Alors je voudrais dire à chacun de vous, comme au cours d'une conversation paternelle: et ta méditation, où en es-tu? est-ce qu'elle anime ta journée, tes activités? Écoutons donc les questions perspicaces que Paul VI nous pose, à nous prêtres et apôtres. « Comment brûle en nous la lampe de la contemplation? Comment nous laissons-nous attirer par ce point focal au plus intime de nous-mêmes, comment réussissons-nous à nous arrêter pour un colloque intérieur, loin des harcèlements de nos activités extérieures? Avons-nous conservé le goût de l'oraison personnelle, de la méditation? du Bréviaire? Comment pouvons-nous donner à notre activité un rendement maximum, si nous ne savons pas puiser à la source intérieure de notre conversation avec Dieu les meilleures énergies, que lui seul peut donner? » (Message de Paul VI aux prêtres).

Enlevez l'oraison, enlevez la lecture spirituelle, enlevez la lecture méthodique de l'Écriture sainte, comment peut-on soutenir l'âme d'un religieux et d'une prêtre au milieu des assauts qu'il doit subir de toutes

parts? Sans vraie méditation, animatrice de foi vive et active, l'Eucharistie elle-même se réduit à une sorte de représentation extérieure.

L'expérience de chaque jour confirme toujours plus douloureusement que, sans méditation, (avec toute la richesse de foi et de charité qu'implique ce mot) il se produit dans l'âme un vide progressif, une perte du sens religieux. On voit alors s'installer la fièvre du travail pour le travail, la dispersion dans l'accessoire, l'éroussement d'une conscience prête à tous les compromis et abandons. L'apostolat lui-même est alors dévalué au rang d'une simple activité sociale. Ainsi vidé, le religieux devient, même aux yeux du monde, tout autre chose que celui qui porte le Christ, le donne et le révèle. Il devient un organisateur de loisirs, un enseignant, un ministre du culte, un directeur d'oeuvres sociales... Et avec quelles conséquences, et pour lui et malheureusement pour les âmes!

Comme les laïcs nous veulent

Permettez-moi d'extraire quelques pensées d'une lettre qu'un jeune a envoyée au directeur d'une de nos oeuvres. On y trouvera ce style rude et mordant des jeunes d'aujourd'hui, mais aussi cette soif de trouver chez le prêtre, chez l'apôtre, l'homme qui, vivant de sa foi, révèle les dons de Dieu aux âmes. Il y a là matière à un fructueux examen de conscience pour tous (en non seulement pour les prêtres), qui nous aidera justement à vivre notre foi à la manière des apôtres.

Il ne suffit pas de « faire le métier de prêtre », il faut aussi être prêtre. Il n'y rien de plus odieux qu'un homme qui trahit sa mission. Aujourd'hui, au milieu de toute cette confusion d'idées, cette tentation menace aussi le prêtre, la tentation de descendre du surnaturel pour se contenter de l'humain, « pour se faire comprendre de ses contemporains ». Cela amène bien des prêtres à être des ratés, des désintrégréés qui oublient leur rôle de témoins du surnaturel. Pour nous, vous êtes plus que de simples hommes. A nos yeux vous êtes les gardiens de quelque chose qui affranchit, qui libère, qui donne la joie, la paix, la sérénité. Vous nous parlez au nom du Christ; c'est pour cela que nous

vous écoutons. La position de témoins d'un crucifié n'est pas commode, mais c'est votre mission. Vous l'avez choisie, librement ».

« J'ai l'impression au contact de certains prêtres de me trouver en face de déserteurs, de blasés de la vie. J'ai l'impression que même chez les prêtres il y a un renversement de la hiérarchie des valeurs ».

« Aujourd'hui, le prêtre cherche à avoir sa voiture. A la maison, il a tout le confort possible, la télévision, le tourne-disque, le magnétophone, le réfrigérateur. A nos yeux cela apparaît quelquefois comme une évasion de la vraie vie, une sorte d'« aliénation » affective, une fuite. Je ne dis pas que vous devez vous réduire à la misère. Non! Mais au moins démontrez-nous que ce ne sont pas là les grandes préoccupations d'un homme ».

« Ayez pitié de nous... Nous n'avons pas besoin que vous augmentiez la confusion de nos idées déjà si peu claires. Nous attendons de vous plus qu'un paquet de cigarettes, ou d'autre expédients de ce genre. Nous attendons de vous Jésus-Christ. Ce que nous attendons de vous, c'est Dieu. Vous devez nous le donner avec votre vie ».

Chers confrères et chers fils, dans les paroles de ce jeune de vingt ans nous pouvons reconnaître le cri de milliers et de milliers de jeunes d'aujourd'hui.

Soyons-y attentifs! Vivons notre foi en l'alimentant et en la défendant journellement. Soyons-en des signes limpides et des diffuseurs efficaces, spécialement dans le monde des jeunes qui nous regardent avec des yeux où brille une vive espérance.

Que le Seigneur vous bénisse tous. Qu'il vous donne force et courage pour être, jour après jour, de dignes fils de l'Église et de Don Bosco.

A vous tous et à chacun en particulier j'adresse mon affectueux salut.

Priez pour moi. De mon côté je vous assure d'un constant souvenir au cours de la Fraction du Pain.

Bien vôtre en N.S.,

P. Luigi Ricceri
Recteur Majeur